

# LE PUBLICISTE.

NONIDI 19 Brumaire, an IX.



*Le prix de l'abonnement du Publiciste est de 13 fr. 50 cent. pour trois mois, 26 fr. pour six mois, & 50 fr. pour l'année.*

*Les loix & arrêtés des consuls sont imprimés textuellement, & délivrés aux souscripteurs sans augmentation de prix.*

*Les lettres & les abonnements doivent être adressés, franc de port, au directeur du Publiciste, rue des Moineaux, n°. 423, butte des Moalins, à Paris.*

## ALLEMAGNE.

*D'Augsbourg, le 31 octobre (9 brumaire);*

On lit dans une gazette de cette ville, qu'il est arrivé, le 29, à Munich, un courrier du général Moreau, qui a apporté l'ordre de rétablir sur-le-champ les ponts en Bavière; & que la commission électorale s'étoit assemblée pour ordonner les mesures nécessaires.

Des lettres de Vienne, du 27, portent que les espérances de paix y prennent chaque jour plus de consistance; & que les fonds publics ont éprouvé, depuis quelques jours, une hausse remarquable.

## ANGLETERRE.

*De Londres, le 29 octobre (7 brumaire).*

Hier, MM. Fisher & Wagstaff, deux messagers du roi, & un de l'empereur, sont arrivés en cette ville avec des dépêches de Vienne.

Les ministres se sont réunis le même jour en conseil chez lord Liverpool, pour affaires relatives au commerce des grains.

Lord Malmesbury & sir Alton Gardner ont été créés, le premier comte de la Grande-Bretagne, & le second pair d'Irlande.

Les lords commissaires de la trésorerie ont donné ordre, dans chaque district du royaume, de constater le montant des bleds en magasin, & de leur en remettre le relevé pour le 5 novembre, s'il est possible.

On mande de Dublin le fait suivant:

Landi dernier, un bâtiment de Liverpool, en se rendant ici, a recueilli, à quatre lieues de la côte septentrionale du pays de Galles, un bateau en dérive. Quel fut l'étonnement de l'équipage d'y trouver un beau petit garçon de onze à douze ans, à demi-mort de froid, de faim & de peur!

Transporté à bord du navire, la joie d'avoir échappé aux dangers qu'il venoit de courir, la réflexion d'être séparé, peut-être pour toujours de son pays, la surprise de se trouver au milieu d'étrangers dont il n'entendoit pas la langue, ces divers sentimens réunis paroisoient avoir anéanti les facultés de ce pauvre enfant, car il fut quelque tems sans pouvoir parler, ni même manger. A la fin, encouragé par les caresses

& les instances du capitaine, auquel un homme de l'équipage parlant le gallois, servoit de truchement, il se détermina à prendre quelque nourriture, & on en obtint les détails suivans, relatifs à son aventure:

Son pere établi dans le comté de Carnarvon, l'avoit en avant d'être marié avec sa mere. Sensible à la honte qui seroit résultée pour lui & sa femme, si la naissance de ce fils avoit été connue avant leur mariage, il prit le parti de l'éloigner de chez lui, & Lewis (c'est le nom de l'enfant) fut envoyé en nourrice aux environs de Dunvillyn. Une querelle étant survenue entre le pere & la nourrice, querelle qui fut occasionnée, dit l'enfant, par le refus que fit son pere de payer ce que lui demandoit la nourrice, celle-ci se décida à le leur renvoyer.

Lewis n'éprouvant point dans la maison parternelle ces soins affectueux auxquels il avoit été habitué si long-tems chez sa nourrice, s'enfuit de chez son pere, & prenant la premiere route qui s'offrit à lui, il parcourut trente milles avant d'arriver à Bangor-Ferry, où il se présenta de maison en maison pour avoir du pain & un gîte. Rebuté de toutes parts, il entra dans un bateau qui étoit à sec sur le rivage, pour y prendre du repos. Il ne tarda pas à s'endormir de fatigue; mais au bout de quelques heures il fut réveillé par le mouvement du bateau, occasionné par la marée montante, & bientôt après il se trouva en pleine mer.

La faim & la fatigue céderent dès-lors chez lui à un besoin plus pressant, celui de se délivrer de sa périlleuse situation. Il lutta pendant quelque tems contre elle avec espoir; mais après trente heures d'efforts continuels & vains, les forces & le courage l'abandonnerent totalement. Il étoit presque dans un état d'anéantissement, lorsqu'il fut rencontré par le navire de Liverpool.

Le capitaine de ce bâtiment, par un sentiment d'humanité qui l'honore, a adopté cet enfant, & a joint son nom au sien.

Les forces maritimes du dey d'Alger consistent en quinze bâtimens de guerre, savoir: une frégate de 36 canons, de construction américaine; six chebecs, dont un de 34 canons, un de 32, un de 26, un de 24, un de 14 & un de 10; un brigantin de 22 canons; trois schooners, de construction américaine, dont un de 20 canons, un de 18 & un de 12; un cutter de 16 canons; deux polacres, dont une de 20 & l'autre de 16 canons; & une demi-galere de 5.

## REPUBLIQUE FRANÇAISE.

*De Nantes, le 11 brumaire.*

Le 9 & le 10 de ce mois on a lancé à l'eau, à Basse-Indre, à deux lieues d'ici, deux frégates de 50 canons, l'*Uranie* & la *Clorinde*. L'opération a complètement réussi; elle a eu pour spectateurs l'administration de la marine, le préfet, les fonctionnaires publics & une foule

immense qui a fait entendre de toutes parts l'acclamation de *vive la république* ! La fête s'est complétée par un repas de cent couverts & un bal, où l'ordre, la décence & la joie se sont fait remarquer.

*De Vannes, le 12 brumaire.*

George est arrivé d'Angleterre; il apporte, dit-on, des fonds avec lui, dont il auroit même déjà payé, en pieces de cinq francs, l'arriéré des anciens chouans de Salzeau. Il s'est tenu, depuis son retour, dans la lande de Maigri, près de Pontivi, une assemblée de soixante hommes à pied & de quinze à cheval, bien équipés & coëffés uniformément avec des cocardes tricolores. George a déclaré que le gouvernement anglais étoit mécontent de la conduite des prêtres du Morbihan, & qu'il vouloit absolument une nouvelle insurrection avant de consentir à aucune pacification. Le moyen est au moins bisarre !

*Du Havre, le 16 brumaire.*

Avant-hier est entré le sloop l'*Union*, capitaine Destrais, venant d'Isigny, avec un chargement de beurre & charbon de terre. Chassé par deux peniches anglaises, il fut forcé de s'échouer à la côte. Les Anglais s'emparèrent de son bateau, mais les canonniers du fort de Mézy, prévenus à temps, firent un feu assez vif qui les obligea de se retirer, après avoir mis le feu au bateau. Le capitaine & plusieurs personnes allerent à bord, & parvinrent à l'éteindre. Ils le remirent à flot à la vue de deux bricks & de deux cutters; & il a profité de la nuit pour entrer dans ce port.

*De Paris, le 18 brumaire.*

Il n'y a point eu de conseil aujourd'hui 18., anniversaire de la délivrance de la république. C'est la première vacance extraordinaire qu'aient pris les conseillers d'état depuis leur établissement; encore a-t-il fallu la demander au premier consul, qui ne se délasse d'un travail que par un autre.

— M. de Lucchesini présenta hier 17 ses lettres de créance en qualité d'ambassadeur du roi de Prusse auprès de la république française.

Le même jour, M. de Bolla, envoyé de S. A. R. le duc de Parme, présenté au premier consul par le ministre des relations extérieures, & accompagné de M. le marquis de Musquitz, ambassadeur d'Espagne, a également remis ses lettres de créance.

Parmi les aides-de-camp qui accompagnoient le premier consul à cette audience, se trouvoit le citoyen Duroc, que M. de Lucchesini a paru révoir avec le plus grand plaisir.

— Quelques-uns des auteurs du 18 brumaire se réunissent aujourd'hui pour en célébrer l'anniversaire à table. Les cit. Sieyès & Roger-Ducos sont du nombre des convives.

— Le général Berthier passa par Bordeaux le 13 de ce mois, & a dû arriver hier soir à Paris.

— La reprise d'*Othello* & la rentrée de M<sup>lle</sup> Vanhove & de Talma avoient attiré hier au théâtre de la République une foule immense de spectateurs: le premier consul s'y est rendu avec sa famille.

— Le citoyen Fontanes doit suivre incessamment le ministre de l'intérieur, comme nous l'avions d'abord annoncé.

— Le collège de France tiendra une séance publique demain 19., à sept heures précises; & le 21 il recommencera ses exercices sur toutes les parties des sciences & de la lit-

térature. Dans la séance publique, il y aura des lectures sur l'histoire naturelle, l'astronomie, les langues anciennes, &c., terminées par une piece de poésie. Le cit. Lalande, professeur d'astronomie, commencera le 21, à une heure & demie; ses trois premières séances seront employées à donner un tableau abrégé de toutes les branches de cette science.

— Le cit. Gail, professeur de littérature grecque au collège de France, aussi recommandable par sa modestie que par sa profonde érudition, reprendra, le 15 frimaire prochain, à ce même collège, le cours gratuit élémentaire de langue grecque qu'il donne depuis douze ans en faveur de ceux qui ne sont en état de suivre son cours de littérature. Un journaliste, sans doute mal informé, n'a pas craint de comparer ce professeur distingué au geai de la fable, parce que, selon lui, il a profité, dans sa nouvelle grammaire grecque, de la *petite syntaxe de Leroi*, sans la citer. Le fait est que le citoyen Gail a dit en propres termes: « Parmi les grammairiens modernes, je dois distinguer Leroi, professeur d'éloquence, dont j'adopte la petite syntaxe, jusqu'à ce que j'aie le loisir de terminer la mienne ». Et voilà comme on juge les hommes la plupart du temps ! Et voilà comme on les instruit !

— On annonce, comme devant être très-curieux, un ouvrage de M. le chevalier Azzara, sur *les quadrupèdes du Paraguay*; *curieux*, sans doute, par le nom de l'auteur, plus encore que par la nature du sujet. Un sujet non moins curieux peut-être que l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay, seroit l'histoire politique de l'établissement des Jésuites dans ces mêmes contrées. Le soin qu'ils prirent d'en écarter les étrangers, dit M. d'Alembert, a toujours empêché de connoître les détails de cette singulière administration; mais le peu qu'on en sait en fait l'éloge, & feroit presque desirer, si les relations sont fideles, que tant d'autres contrées barbares où les peuples sont opprimés & malheureux, eussent eu, comme le Paraguay, des Jésuites pour apôtres & pour législateurs. (*Sur la Destruction des Jésuites, page 25.*)

— Lorsque le prospectus de l'*Encyclopédie* parut à Brest, de jeunes officiers de marine conçurent le projet d'un *Dictionnaire de marine*, tel que celui dont ils recevoient le plan; pour l'exécuter, ils s'en partagerent le travail; l'un eut pour lot la construction, l'autre le grément, un troisième la matière, &c. . . Leur ouvrage commençoit à prendre forme, lorsque le célèbre Duhamel arriva parmi eux. Il leur leur projet; mais pour en assurer le succès, il résolut d'établir en *academie de marine*, la petite société de ces laborieux officiers. On prit pour modèle les réglemens de l'academie des sciences; le ministre y donna son consentement, & en 1769 le gouvernement fit les fonds nécessaires pour ses dépenses. Depuis ce moment jusqu'à celui de la chute de tous les établissemens utiles en France, l'*academie de marine* a subsisté avec honneur & profit pour l'Etat. Elle n'a point fait de *dictionnaire*, mais elle a publié dix-sept mémoires sur plusieurs des branches qui en font partie. On parle aujourd'hui de son rétablissement.

— L'administration du Vaudeville fait donner aux ouvriers blessés à son service tous les secours dont ils ont besoin. On espère les sauver tous. Quatre seulement sont blessés grièvement. Ces malheureux travailloient au point le plus élevé de la salle lorsque l'échafaud manqua sous leurs pieds.

neuf  
vaiss  
magn  
derm  
Nati  
mém  
l'an  
fait  
on se  
très-  
une  
l'adr  
navi  
gued  
gogn  
rine  
cano  
tient  
  
—  
déco  
tout  
un l  
dima  
des  
eom  
  
—  
rabl  
vole  
été  
les l  
  
le d  
chev  
qu'i  
  
pub  
tari  
que  
  
—  
nou  
tena  
étal  
  
—  
min  
par  
ten  
mar  
Le  
pou  
  
S

— Nous fûmes témoins, hier, d'un spectacle imposant & neuf sur la rivière, de la navigation d'un des plus grands vaisseaux qui aient été construits dans nos chantiers. Les magnifiques bains que le citoyen Vigier fit élever, l'année dernière, comme par enchantement, au-dessus du Pont-National, pouvoient courir, dans cet emplacement, les mêmes risques que ceux qui furent brisés par la débacle de l'an 7. Averti par cette expérience, le propriétaire les a fait descendre au-dessous du pont & amarrer dans l'endroit où se tenoit la galiote de Saint-Cloud. Cette manœuvre fut très-bien exécutée, & malgré la pluie & le mauvais tems, une foule prodigieuse de curieux s'arrêta pour la voir & l'admirer. C'étoit la première fois, sans doute, qu'on voyoit naviguer, sur la Seine, un vaisseau de 192 pieds de longueur, qu'un marin célèbre a comparé aux *Etats de Bourgogne*, un des plus beaux vaisseaux de notre ancienne marine, de 192 pieds de longueur, & percé de 140 pièces de canon; & par une singularité remarquable, celui-ci contient 140 bains.

— Il fait un vent sud-ouest qui ébraule les cheminées & découvre les maisons. Les rues sont pleines d'ardoises. En tout cette année-ci a été fort remarquable par ses météores; un hiver qui a eu quatre reprises, une sécheresse extraordinaire qui a duré deux mois & demi. Depuis ce tems-là, des pluies abondantes & presque continuelles, & un vent comme sur les bords de la mer.

— La nuit dernière, pluvieuse & orageuse étoit favorable aux voleurs; aussi quelques-uns d'eux ont-ils tenté de voler les boutiques du Pont-Neuf. Plusieurs des portes ont été forcées. Mais la garde, avertie à tems, est survenue, & les brigands se sont perdus dans la nuit.

— Le dernier courrier de Paris à Liège a été attaqué dans le département de la Marne par une troupe de brigands à cheval qui lui ont enlevé ses dépêches; on ignore même ce qu'il est devenu.

— Le ministre de la justice prévient les fonctionnaires publics qu'à compter du 21 du courant, l'entrée du secrétariat, pour les renseignemens à prendre, ne sera ouverte que les jours impairs, depuis deux heures jusqu'à quatre.

— On s'occupe à Strasbourg d'y établir des soupes économiques semblables à celles de Paris. Le préfet du département a offert 600 francs pour les premiers frais de cet établissement.

— La nommée Roland, condamnée par le tribunal criminel du Bas-Rhin à six ans de réclusion pour faux commis par elle, avoit appelé à celui de cassation; mais sans attendre sa décision, elle s'est évadée en plein jour de la maison de justice de Strasbourg, avec un nommé Lejeune. Le concierge, le guichetier & le factionnaire sont arrêtés pour répondre de cette singulière évasion.

#### V A R I É T É S.

*Sur l'arrivée des chevaux envoyés au premier consul par le roi d'Espagne.*

Des vallons de l'Andalousie,  
Vous êtes venus à pas lents;  
Le maître à qui l'on vous dédia  
Vous aurait fait, en moins de tems,  
Parcourir deux fois l'Italie,  
Par des chemins bien différens.  
De ceux de Tours & d'Orléans.

Sur les bords unis de la Loire,  
Quand vous marchiez à pas comptés,  
En vérité, l'on a dû croire  
Que dès à présent vous portez  
Les lauriers qu'aux champs de la gloire  
Il a jusqu'ici récoltés.

S'il lui prendit encore envie  
D'ajouter quelques monumens  
A tous les exploits éclatans  
Dont, par lui, l'Europe est remplie;  
Vous qu'on a, dans votre patrie,  
Non moins gâtés que des enfans,  
Pour vous mettre de la partie,  
Ne vous placez pas sur les rangs.  
De la France le bon génie  
Va peut-être vous confier  
La tâche plus digne d'envie,  
De porter par-tout l'olivier.

Par le cit. BELLEMARE.

#### *MOLOUK ET NASSOUR, apologue moral, traduit du persan en anglais, et de l'anglais en français.*

J'aimois Nassour; je l'ai vu le plus heureux des enfans des hommes, et les anges du ciel sourioient à sa félicité, car il étoit bon. Le matin ses paupières s'ouvroient aux premiers rayons du soleil; et son ame s'ouvroit aux impressions de la joie. Il regardoit ses enfans; il les voyoit brillans de jeunesse, aimables et dociles; il tournoit aussi-tôt sur l'infortuné ses yeux remplis encore des larmes du bonheur. Nassour avoit des amis, parce qu'il croyoit à l'amitié. Comme il ne craignoit pas l'ingratitude, il n'exigeoit rien de la reconnaissance; près de Nassour, l'ingrat auroit été surpris de trouver que la reconnaissance étoit la plus facile des vertus.

Je partis pour un voyage. « Tu vas, me dit Nassour, voir les habitans de différens climats; tu les entendras se plaindre moins de la fortune que des hommes. Tu leur diras qu'il suffit d'aimer les hommes pour être aimé d'eux; que Nassour a des amis dont il est sûr, parce qu'il les aime »; et c'étoit sans orgueil que Nassour me disoit ces paroles.

Je traversai le Khorassan; je vis Caboul et la délicieuse province de Cachemire; ensuite j'allai admirer les merveilles d'Isbahan, et vins jusqu'à Schiras voir la grandeur du roi des rois. Par-tout je conservai le souvenir du bonheur et des vertus de Nassour. En arrivant dans ma patrie, je volais vers sa demeure. « Que faites-vous, Molouk, me dit-on? Nassour a vu dans une journée mourir ses deux enfans; il n'a pu supporter la douleur, et son ame s'est abreuvée d'amertume ».

Ces paroles retentirent dans mon ame, comme un coup de tonnerre inattendu. Je m'arrêtai un instant à réfléchir sur le malheur dont elles m'avoient donné l'idée; puis, brisé d'affliction, je repris plus lentement le chemin qui conduisoit à la maison de Nassour. Elle me sembla déserte. Je vis de loin; il étoit pâle & immobile. Je m'approchai; son air étoit glacé, son accueil sombre & repoussant. Il me perut qu'il avoit cessé d'être bon. Oh Nassour, m'écriai-je, quel changement s'est fait en toi!

« Je ne suis point changé, me répondit Nassour, mais tu me vois seul, car je suis malheureux. Je croyois que pour avoir des amis, il suffisoit de les aimer. Nassour, lui dis-je, toi qui ne peux avoir cessé d'aimer tes amis, tes amis n'auroient pas cessé de te chérir. Ils ont fui, dit Nassour, lorsqu'ils n'ont plus trouvé près de moi que la douleur. Quoi? tous? Ali n'a point cherché à me consoler; Benassar n'a

pleuré qu'une fois avec moi. Zamet m'a dit, Nassour, nous parlerons de tes enfans, nous en parlerons tous les jours, & nous pleurerons ensemble. Mais je le vois bien; déjà Zamet ne m'écoute plus quand je lui parle de mes enfans. S'il me cherche, c'est pour me conduire au milieu des siens. Là, il faut que je me pénètre de tout son bonheur; ce spectacle aigrit mes peines, & ce reste de l'amitié de Zamet n'est plus pour moi qu'un supplice.

Quoi, dis-je, tu ne peux supporter le bonheur de tes amis & tu esperes qu'ils supporteront ta tristesse. Tandis qu'ils cherchent à diminuer tes peines, ta contenance corrompt leurs plus douces joies; & c'est toi, Nassour, qui crois avoir à te plaindre! Dieu m'entend, je ne voudrais pas ajouter aux souffrances de l'infortuné; mais Nassour, le malheur a aussi ses devoirs. Il n'en est point, dit Nassour, pour celui qui souffre sans esperance & sans consolation.

En ce moment, on vint nous apprendre que la mer avoit englouti un vaisseau qui portoit presque toute la fortune de Zamet. Nassour l'entendit; il me regarda & ne me regarda pas long-tems. Il avoit été injuste pour Zamet; il le sentit & fut soulagé d'un grand poids. Il courut chez Zamet; quand il revint, ses regards n'étoient plus immobiles, il pouvoit déjà les tourner autour de lui. J'ai embrassé Zamet, me dit-il; ses enfans gémissent à ses pieds; j'ai pleuré sur ses malheurs & sur ceux de ses enfans. — Ces malheurs peuvent-ils se réparer? Ils diminueront du moins, si Nassour a conservé quelques moyens de se rendre utile aux hommes. — Tu jouiras donc de le voir heureux au milieu de ses enfans? Oh! dit Nassour combien je jouirai de le voir heureux au milieu de ses enfans!

Aime encore tes semblables, Nassour, & tu redeviendras sensible à tous les plaisirs. Nul homme ne demeure éternellement enseveli dans la douleur. Nous avons mille portes pour en sortir; mais celle de la charité s'ouvre d'elle seule. La route qu'elle nous offre nous éloigne d'abord de nous mêmes; mais c'est pour nous y ramener par un autre chemin. L'honneur qui s'isole renonce à la jouissance de lui même. Les sacrifices que nous faisons aux hommes, sont bien payés par leur amour. L'encens nourrit la flamme qui le consume, & la flamme développe le parfum dont il embaume l'air qui l'environne.

#### LITTÉRATURE.

*Au premier consul de la république française, sur les recettes et les dépenses publiques.* Se vend à Paris, à l'ancienne Librairie de Dupont, rue de la Loi.

Personne n'a plus de droit d'écrire sur des matières de finances, que l'auteur de cet ouvrage.

Il s'est trouvé, dans le cours de sa vie, placé dans deux positions très-différentes entre elles, mais dont chacune exigeoit des connoissances profondes sur le crédit considéré sous tous ses rapports.

Il avoit été pendant quinze ans à la tête de la première maison de Paris & de l'Europe, à une époque où la profession de banquier étoit honorable; ou (comme il le dit lui-même dans son ouvrage), « les banquiers associent en quelque sorte leur fortune à la fortune de l'état, & ont ils ne se bornoient pas, comme dans ces dernières années, à observer les besoins des particuliers & ceux de l'état, pour faire ressortir leurs plus grands profits du sein même de la misère publique ».

Bonaparte qui a le talent d'apprécier les hommes, & qui sait que ceux qui ont été utiles sous la monarchie peuvent l'être encore sous la

république, chargea Haller de l'administration des finances de l'armée d'Italie. L'impératrice du directoire avoit fait entreprendre cette guerre sans hommes & sans argent. Tandis que la volonté forte de Bonaparte lui créa une armée, il chargea Haller de lui créer de l'or pour l'entretenir, & l'Italie fut conquise.

L'auteur commence par établir que les mesures de loyauté, d'exactitude & de bonne foi sont les seules qui puissent être vraiment utiles. Il pose ensuite quatre questions importantes.

La première, si les revenus de la France peuvent suffire à ses dépenses ordinaires & aux dépenses extraordinaires de la guerre.

La deuxième, si le système d'impôts qui existe aujourd'hui peut être perfectionné.

La troisième, s'il convient au gouvernement de pourvoir aux engagements qui restent en souffrance.

La quatrième, quel est le meilleur mode de libération à adopter?

Sur la première, il conclut à l'affirmative; & en effet c'est une vérité évidente que la France peut fournir au gouvernement beaucoup plus qu'il ne lui faut pour ses besoins, & l'on en sera sur tout convaincu par le parallèle de la position de la France & de celle de l'Angleterre qui termine l'ouvrage, & sur lequel nous reviendrons.

A l'occasion de la deuxième, l'auteur traite rapidement la grande question des impôts directs & des impôts indirects; il incline pour ces derniers; & en effet, tous les gens qui ne mettent pas d'entêtement dans leur opinion, n'hésitent plus aujourd'hui à cet égard.

La troisième question n'en est pas une non plus; car il n'est plus guère contesté qu'un gouvernement s'enrichit encore plus de ce qu'il paie, que ce qu'il évite de payer.

La solution de la quatrième question ne paroitra peut-être pas aussi complète, & n'est pas susceptible de l'être.

Il s'agit de déterminer quel est le mode qui convient pour la libération de l'état, & l'on voit qu'ici il est possible de différer sur le choix des moyens d'exécution. Mais ceux que l'auteur propose sont du nombre de ceux qui méritent d'être pris en considération par le gouvernement.

La partie importante de l'ouvrage, celle qui m'a paru vraiment satisfaisante pour tout bon Français, c'est la comparaison de la position respective de la France & de l'Angleterre.

Il est certain, comme le dit l'auteur, que tout a été fait pour l'Angleterre, & que tout reste à faire pour la France; que la France a un territoire quatorze fois plus étendu que l'Angleterre, & qu'il ne s'agit que de mettre en œuvre les matériaux qu'elle possède.

Les moyens de l'Angleterre ont tous été mis, pour ainsi dire, en serré chaude, & ceux de la France n'ont pas même été cultivés: l'un est donc près de l'épuisement, & l'autre est vierge sous le rapport du crédit.

Dans tout autre siècle, Bonaparte auroit déjà rempli sa destinée, & son existence à la tête de l'état suffiroit pour que nous n'eussions plus rien à craindre de nos ennemis. Mais à l'époque actuelle où le crédit public entre pour une si grande part dans la puissance respective des nations, il n'aura mis le complément à sa gloire personnelle & au bonheur de la France, que lorsqu'il aura établi ce crédit sur des bases inébranlables; & les principes établis dans l'ouvrage de Haller, tendent tous évidemment vers ce but si désirable.

#### Bourse du 18 brumaire.

Rente provis., 24 fr. 65 c. — Tiers consol., 54 fr. 15 c. — Bons  $\frac{2}{3}$ , 1 fr. 67 c. — Bons d'arrérage, 85 fr. 25 c. — Bons pour l'an 8, 92 fr. 90 c. — Syndicat, 83 fr. 00 c. — Coupures, 82 fr. 25 c.

*Les Fables de La Fontaine*, mises en chansons, vaudevilles & pots-pourris, par M. Nau: 1 vol. in-16; prix, 1 fr. 25 cent. A Paris, chez la veuve Duchesne.

*Almanach national de France* pour l'an 9 de la république française; vol. in-8°. de près de 700 pages. Prix, 6 fr. broché, 7 fr. relié, & 2 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez Testu, imprimeur-libraire, rue Haute-Feuille, n°. 14.

*De la propriété et de ses rapports avec les droits du citoyen*, par E. G. Lenglet; nouvelle édition; 1 vol. in-8°. Prix, 1 fr. 50 cent., & 2 fr. franc de port. A Paris, chez Montardier, quai des Augustins, n°. 28.